

A ñ
é ß

STARTER STORY • FRENCH • C2

Le Parfum d'une Rue Disparue

Le Parfum d'une Rue Disparue

Odile Brasseur composait des parfums depuis trente ans dans un petit laboratoire au-dessus de la place des Terreaux, mais elle n'avait jamais reçu de commande semblable à celle du printemps dernier. Une jeune femme du nom de Juliette Lacaze lui demanda de reconstituer, si possible avant l'été, l'odeur exacte d'une rue qui n'existait plus depuis 1971. « C'est pour mon grand-père, expliqua-t-elle. Il n'a plus beaucoup de temps, et c'est la seule chose qu'il me demande encore. »

Antoine Lacaze avait quatre-vingt-onze ans et vivait ses derniers mois dans une chambre d'hôpital aux fenêtres closes. Il avait grandi rue des Tanneurs, dans le quartier populaire qui bordait la Saône, avant que les bulldozers de la rénovation urbaine n'effacent tout, immeubles, ateliers et pavés, au nom d'un parking et d'une tour de bureaux. Depuis quelques semaines, il ne parlait presque plus que de cette rue, comme si son enfance était devenue la seule pièce de sa mémoire encore éclairée.

Odile commença son travail comme une enquête plutôt que comme une composition. Elle consulta les archives municipales, les photographies de l'époque, les rares cartes postales conservées par des collectionneurs. Elle chercha aussi les derniers témoins encore vivants, une poignée de nonagénaires dispersés dans les maisons de retraite de la région.

Les souvenirs concordaient sur plusieurs points. Il y avait l'odeur âcre du cuir, venue des ateliers de tanneurs qui donnaient leur nom à la rue. Il y avait le pain chaud de la boulangerie Meunier, à l'angle, et la fumée de charbon des cheminées en hiver. Il y avait enfin l'humidité verte de la Saône toute proche, une odeur de pierre mouillée que la ville moderne, chauffée et goudronnée, ne connaît presque plus.

Une des dernières habitantes encore vivantes, madame Ferrand, quatre-vingt-quinze ans, reçut Odile dans sa maison de retraite avec un plaisir non dissimulé. « Personne ne me demande plus jamais rien sur cette rue, dit-elle en riant. Vous êtes la première depuis cinquante ans à vouloir la sentir plutôt que la voir en photo. » Elle décrivit longuement les lundis de lessive, l'odeur de la lessiveuse au feu de bois, et les cris des enfants qui jouaient pieds nus sur les pavés encore chauds du jour.

Carnet d'Odile, 14 mars : première formule pour la rue des Tanneurs. Cuir de Russie, 6 % ; fumée de bois, 3 % ; farine chaude et levain, 4 % ; accord de pierre mouillée (mousse de chêne et vétiver), 5 %. Résultat trop propre, trop net : il manque le désordre d'une vraie rue.

Odile apporta ce premier essai à l'hôpital, vaporisé sur une simple mouchette de papier. Antoine ferma les yeux, respira longuement, puis secoua la tête, déçu. « Il manque le lilas, dit-il. Sous ma fenêtre, il y avait un lilas dans la cour de madame Perrin. Au mois de mai, toute la rue en sentait le parfum. »

Odile nota la demande sans discuter, mais un détail la troublait déjà. Aucune des autres personnes interrogées n'avait mentionné de lilas rue des Tanneurs. Une ancienne voisine, elle, se souvenait très précisément d'une petite savonnerie artisanale à deux portes de chez les Lacaze, qui parfumait tout le quartier à la lavande certains jours de fabrication.

Elle retrouva, aux archives, le plan cadastral de 1955 : à l'adresse indiquée par Antoine, il n'y avait ni cour ni jardin, seulement un atelier de savonnerie enregistré sous le nom Perrin, exactement le nom qu'Antoine avait cité. La mémoire avait glissé, en soixante-dix ans, du savon parfumé à la lavande vers un lilas imaginaire, plus poétique, plus facile à aimer qu'un simple atelier.

Odile se retrouva devant une question qu'aucun manuel de parfumerie n'abordait vraiment. Fallait-il corriger Antoine, lui expliquer que son lilas n'avait jamais existé que sous forme de savon industriel ? Ou fallait-il, au contraire, parfumer sa formule d'un accord de lilas synthétique, fidèle non pas à la rue réelle, mais à la rue qu'il portait en lui depuis soixante-dix ans ?

Elle choisit la seconde option, sans grande hésitation en réalité. Une odeur, se dit-elle, n'est jamais qu'un souvenir chimique ; celle qu'elle devait reconstruire n'était pas celle des archives, mais celle de la tête d'un vieil homme. Elle ajouta donc une pointe de lilas, discrète, presque un mensonge, mais un mensonge fidèle.

Carnet d'Odile, 2 juin : formule finale, rue des Tanneurs. Cuir de Russie, 5 % ; fumée de bois, 2 % ; farine chaude, 3 % ; pierre mouillée, 4 % ; lilas synthétique, 1 %, dosé au plus bas pour rester un souvenir et non une fleur. Note personnelle : je ne sais pas si je restitue une rue ou un mensonge que ce monsieur aime mieux que la vérité.

Odile revint à l'hôpital un mardi de juin, en fin d'après-midi, quand la lumière entra doucement par la fenêtre entrouverte. Antoine semblait plus faible que la dernière fois, mais ses yeux s'éclairèrent en la voyant sortir le petit flacon de son sac. Sa fille et Juliette se tenaient un peu en retrait, silencieuses, n'osant rien dire.

Odile vaporisa le parfum sur un mouchoir et le posa doucement près du visage d'Antoine. Il ferma les yeux et resta ainsi de longues secondes, immobile, comme s'il traversait à nouveau la rue entière, pavé après pavé. Puis des larmes coulèrent, sans un bruit, et il murmura : « C'est exactement ça. C'est exactement ma rue. »

Odile ne dit rien du lilas qui n'avait jamais fleuri là où il croyait l'avoir senti. Elle pensa seulement qu'un parfum, comme un souvenir, ne devait pas nécessairement être vrai pour être juste. Antoine ne demandait pas une rue exacte ; il demandait la sienne, et celle-là, personne d'autre ne pouvait la lui offrir.

Antoine mourut six semaines plus tard, un matin d'été, la fenêtre ouverte pour la première fois depuis des mois. Juliette retrouva le petit flacon presque vide sur sa table de chevet ; son grand-père l'avait respiré, disait l'infirmière, presque tous les soirs avant de dormir.

Odile garde encore, dans son laboratoire, le carnet où elle a noté cette formule imparfaite et pourtant exacte. Elle y repense chaque fois qu'un client lui demande de recréer une odeur d'enfance, une maison disparue, un jardin qu'on ne reverra plus. Elle sait désormais qu'un parfum fidèle n'est pas celui qui respecte les faits, mais celui qui respecte la personne qui se souvient.

OQOU STARTER LIBRARY

This story is from oqou's free starter library, graded at C2 for French readers.

Read it interactively in the oqou app: tap any word for an instant translation, listen with natural narration, and carry your saved vocabulary into every story you read next.

oqou.app

[Download oqou on the App Store](#)

oqou •